

ROMAN
QUÉBÉCOISL'intelligence et l'audace
de Clara Ness

Page F 2



ENTRETIEN

Margaret Atwood et
l'anticipation du futur

Page F 3

◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
F

LIVRES

NORMAND BAILLARGEON

Le philosophe et mathématicien anglais Bertrand Russell, né le 18 mai 1872, est mort, presque centenaire, le 2 février 1970. Entre ces deux dates, il aura fait paraître quelque 70 ouvrages et des milliers d'articles, en plus d'avoir été au premier rang de multiples combats politiques d'avant-garde.

Plusieurs estiment à juste titre que ce personnage hors du commun a été à la fois le plus important philosophe du XX^e siècle et un militant exemplaire. Et il y aurait sans doute encore plus de gens à le penser si ses textes n'étaient pas si scandaleusement peu traduits en langue française. Il faut donc savoir gré aux Presses de l'Université Laval de contribuer à la diffusion des idées de Russell.

En 1896 et 1897, les deux premiers livres que Russell fait paraître étaient, respectivement, un essai sur

la social-démocratie allemande et un ouvrage sur les fondements de la géométrie. Tout au long de sa carrière, Russell publiera ainsi, côte à côte, des ouvrages techniques destinés à des spécialistes et des ouvrages s'adressant au grand public. Au total, l'œuvre publiée correspond assez à ce projet que, tout jeune homme encore, il avait ébauché: «*Je fis le plan d'écrire une série d'ouvrages de philosophie des sciences qui deviendraient de plus en plus concrets [...] et une série d'ouvrages portant sur des questions sociales et politiques devenant de plus en plus abstraits.*»

L'œuvre philosophique et scientifique de Russell est aussi vaste que complexe. Elle a, plus que toute autre sans doute, contribué à doter la philosophie analytique de son cadre, de ses outils et de ses problèmes propres. Des apports conceptuels aussi capitaux que la théorie de la dénotation, la théorie des types, le logicisme, l'atomisme logique — et j'en passe — font mesurer l'immensité de la dette contractée envers Russell par quiconque travaille au sein de cette tradition philosophique.

Le versant social et politique de l'œuvre est tout aussi riche. Le bilan, ici, est à la fois celui d'un théoricien et d'un militant, puisque Russell, qui ne cessera d'écrire sur les questions sociales et politiques, s'engagera aussi dans l'action et en faveur de toutes les causes progressistes: pacifisme, démilitarisation, féminisme, suffrage des femmes, dénucléarisation, et ainsi de suite.

Son militantisme lui vaudra d'ailleurs d'aller à deux reprises en prison, durant six mois en 1918, pour pacifisme, puis, très brièvement en 1961, à l'âge vénérable de 89 ans, pour sa participation aux protestations pacifistes contre la prolifération nucléaire.

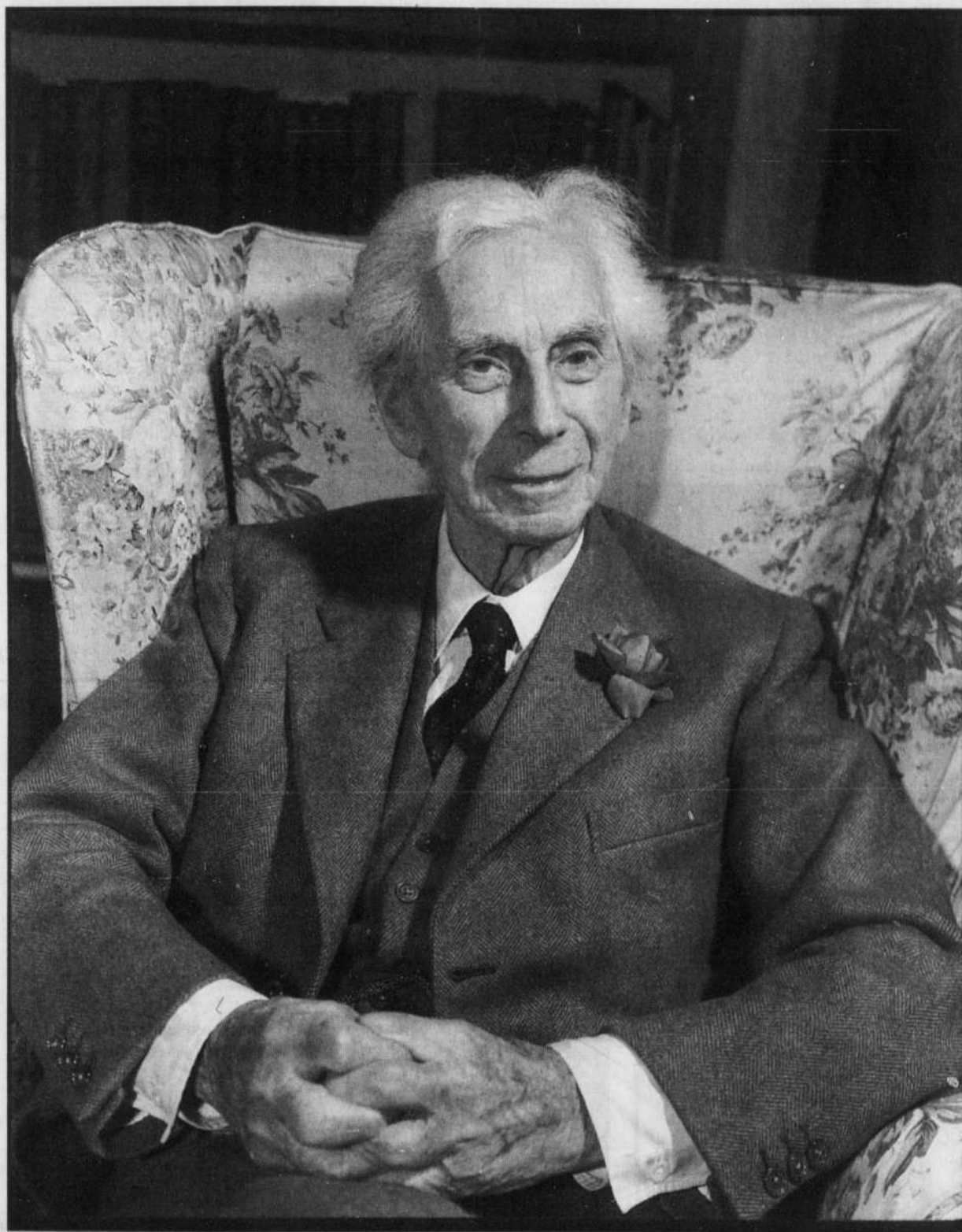
En 1967, et ce sera un de ses tout derniers gestes, Russell crée un tribunal pour juger les actes des États-Unis au Vietnam et le complexe militaro-industriel qui en profite: ce tribunal condamnera les États-Unis pour crimes de guerre. Au total, sa traversée du siècle, hostile au capitalisme comme au communisme, fait de Russell un compagnon de route des libertaires.

Grand public

Les trois textes présentés ici appartiennent au volet grand public de l'œuvre. Prenons-les dans l'ordre chronologique de leur parution.

VOIR PAGE F 2 : RUSSELL

En 1961, le photographe montrealais Gaby se rend à Londres pour saisir les traits de Bertrand Russell, Prix Nobel de littérature. Dans une lettre manuscrite, à l'heure du nucléaire, Russell écrit alors au célèbre photographe quelques mots au sujet de l'avenir de l'humanité: «*Nous pouvons tous vivre ensemble ou mourir ensemble. Si c'est de nous qui réalisons ceci se couvent à la tâche, nous pouvons amener le monde à le réaliser. Presque tous préfèrent la vie à la mort et, si le problème leur est clairement énoncé, ils choisiront la méthode qui est nécessaire à la conservation de la vie.*»



GABY

Bertrand Russell

Les trois passions
du bon génie

Venez visiter

475, boul. De Maisonneuve Est à Montréal
(Métro Berri-UDAM)Portes ouvertes
30 et 1^{er}
avril mai 2005Montréal
capitale mondiale
du livre
2005votre
Grande
BibliothèqueBibliothèque
nationale
Québec

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Clara Ness ou l'exercice du bonheur

CHRISTIAN DESMEULES

Clara Ness est musicienne. Elle est du côté de la vie, résolue, pénétrante, ludique. Son premier roman est un poème court et farouchement sollersien qu'elle dédie à la beauté de la vie libre. Écrit avec l'oreille absolue de la musicienne-née, *Ainsi font-elles toutes* est une «opération amoureuse» qui se conjugue tout au féminin: échappée de la rencontre, glissant de la séduction, climax puis retour au réel des malentendus. Avec une délicatesse infinie, fruit rare d'un mélange d'intelligence et d'audace, Clara Ness, 22 ans, s'offre un premier roman à la vivacité folle et contagieuse.

Clara Ness, 22 ans, s'offre un premier roman à la vivacité folle et contagieuse

Une caravane et un tapis volant, une étoile dans son ellipse, l'infini roulé blanc, un jardin des délices, un monstre de lubricité, mon taureau, ma libellule, mon matador, un ours, une oie, un dinosaure... J'étais entrée en toi comme on entre dans une église, avec les archanges, les vouîtes, la crypte, le confessionnal, l'autel, l'orgue, la messe en si.»

Se sentant à l'étroit dans ce triangle amoureux, Paul la quittera pour aller vivre et travailler à Berlin. Elles vivront quelques mois d'idylle à deux dans la chaux de l'été, à travers les amants de passage et la liberté parfaite, avant de prendre ensemble la route de la mer durant cinq semaines. Un mois et demi de flottement et d'amour fou. Un immense et infini présent de passion partagée. «Ce que je veux: la primauté de la volupté sur le dieu Logos. Pas de cagibi sombre ni de lumière absente. Que le soleil continue la nuit. Point.»

Au retour, Agnès se volatilise sans explications et vend ses parts dans la librairie. La peur au ventre? Agnès avouera, avant de «s'engouffrer dans les replis de l'amour social», qu'elle a pris la fuite parce qu'elle l'a cru amoureuse d'elle. «Les femmes comme toi ne sont pas ce que j'aurais espéré d'une seule», lui adressera à son tour la narratrice. Voilà tout.

Déménagé plus tard à Paris avec Paul, avec qui elle a renoué, la jeune femme voit parfois Luiz, sort quelquefois «chez les filles». Quelques émois, mais rien de comparable à Agnès. «Bien qu'elle



Clara Ness

m'offre un café dans un bol de porcelaine en restant nue jusqu'au dernier moment, bien que nous fassions l'amour une dernière fois par terre, fouillant, cherchant de nos mains un plus grand vertige que la première fois, je sais à ce moment qu'on ne rencontre pas l'amour deux fois, même s'il est infiniment possible d'aimer à nouveau.» L'amour a peut-être ses saisons, écrit Clara Ness.

Un roman sous influence

On retrouve ici et là dans ce premier roman, comme autant de cailloux qui nous ramènent à sa source, l'ombre forte de Philippe Sollers. Nombreux sont les thèmes et les références qui renvoient tout de suite, pour ceux qui savent, à l'écrivain de *Portrait du joueur*: la paranoïa nécessaire, l'érotisme délicat du rite catholique, les propos sur la littérature marchande et dépressive, sur les femmes, sur l'amour et la liberté.

Quelques jalons littéraires communs: Proust et Claudel, Céline, Dante ou saint Augustin. Sans oublier les *Mémoires de Casanova*, qui enveloppent l'ensemble à la façon d'une «basse continue». Même

le style est sollersien: musical, rythmé, direct. Jusqu'au titre XVIII^e siècle qui nous renvoie à l'opéra de Mozart (*Così fan tutte*, «chef-d'œuvre de pornographie suggérée», dirait Sollers). C'est le défaut majeur (et le seul, pourrait-on dire) de ce premier roman de Clara Ness, qui vit elle-même aujourd'hui entre Paris et Montréal.

Et tout comme Sollers, cette «claire personne» a aussi fait le choix de prendre un pseudonyme, davantage par désir de jouer et de marquer sa vraie naissance d'écrivain, peut-être, que par volonté réelle de se dissimuler. Originaire de Gatineau, en Outaouais, elle publiait déjà à quinze ans un premier recueil de nouvelles nimbé d'idéalisme, de sensualité et d'énergie. Précoce et talentueuse. La suite de cette «passion fixe» pour l'écriture et pour la vie, nous l'avons aujourd'hui entre les mains.

Il faut lire, et il faut vite espérer la suite. Et puis souhaiter que l'élève brillante se dégage sans tarder de l'influence trop évidente du maître. Pour l'éclat de fraîcheur, le style aveuglant et l'histoire de flirt entre filles, on pense évidemment à Emilie Andrevwe avec *Les Mouches pauvres d'Esopo* (XYZ, 2004). Un anti-Nelly Arcan, en somme, où le plaisir n'est pas qu'un baume ou une marchandise, et dans lequel l'amour (et le manque d'amour) ne défigure pas l'humanité.

Eloge et critique de la femme par une femme, réflexion lucide sur l'amour et la liberté, *Ainsi font-elles toutes* s'affirme avec un aplomb rare pour un premier roman. Avec quelques lueurs de sincérité désarmantes: «J'ai peur des drames qui se jouent dans l'ombre, des choix morbides qu'on finit par aimer, des déserts de l'amour. Mais je suis si habitée par l'idée de la mort que j'ai de la vie un appétit inextinguible. Je crois que le dépouillement est une chance, et que chaque effort en vue de la liberté est un espoir de jouissance.» Voilà. On aurait envie de citer des pages et des pages de ce roman lumineux.

L'intelligence est excitante, écrit quelque part Clara Ness. Elle a raison. Elle a déjà compris. Et il arrive aussi qu'on attrape le bonheur en lisant.

AINSI FONT-ELLES TOUTES
Clara Ness
XYZ
Montréal, 2005, 132 pages

RUSSELL

Pourquoi Russell, finalement, est-il aussi peu connu et traduit?

SUITE DE LA PAGE F 1

Le Pouvoir date de 1938 et c'est un des écrits de théorie politique majeurs de Russell. Depuis qu'il a contemplé avec horreur l'enthousiasme martial et nationaliste de ses contemporains en 1914, Russell n'a cessé de méditer la nature et les limites du pouvoir politique. Dans ce livre ambitieux, il se livre à un attentif examen de la catégorie de pouvoir envisagée comme une sorte d'équivalent pour la sociologie du concept de force en mécanique. Trois thèmes y sont traités. D'abord, le rôle de l'opinion dans la création et la destruction du pouvoir; ensuite, le pouvoir au sein des organisations modernes; enfin, les moyens, éthiques, éducationnels ou autres, de dompter le pouvoir.

Dans les années 40, Russell est à ce qu'il nommera «l'apogée de sa respectabilité» — il obtient d'ailleurs en 1950 le prix Nobel de littérature. Il s'en inquiétera et dira avec son humour bien caractéristique: «J'avais toujours pensé qu'on ne pouvait être respectable à moins d'être maléfaisant. Mais mon sens moral était à ce point corrompu que je ne parvenais pas à voir en quoi j'avais péché.» Les années à venir allaient le rassurer: il serait de nouveau copieusement honni pour ses idées et ses actions militantes. *L'Autorité et l'Individu* date de cette période — il s'agit en fait des *Reich Lectures* de 1949. Russell y pose une question capitale: «Comment pouvons-nous combiner le degré d'initiative individuelle qui est nécessaire au progrès avec le degré de cohésion sociale qui est nécessaire à la survie?»

L'Art de philosopher, finalement, quoique rédigé bien avant, est paru en 1968. Il se compose de trois textes d'initiation à la pensée critique. Russell, formidable pédagogue, explique tour à tour l'art de philosopher, celui d'intéresser et celui de calculer. On a ici un peu l'impression d'être des élèves privilégiés qui seraient initiés à la physique par Einstein. L'amour des mathématiques de Russell se dévoile dans les dernières lignes du livre avec en même temps, peut-être, une part de son explication: «[...] le travail des grands mathématiciens recèle une sorte de beauté limpide qui laisse entrevoir ce dont les êtres humains sont capables lorsqu'ils se libèrent de leur lâcheté, de leur férocité et de leur asservissement aux contingences de l'existence corporelle.»

La clarté du philosophe
Il convient, comme je l'ai dit, de remercier les Presses de l'Univer-

sité Laval pour ces ouvrages, fort bien traduits au demeurant, qui permettent de faire connaître une œuvre majeure encore trop méconnue. On peut en espérer d'autres: nombre de textes de Russell ne sont pas encore traduits et on trouve parmi eux des trésors. L'amoureux de Russell que je suis se permettra cependant une petite réserve. Pourquoi n'avoir pas préfacé ces ouvrages? Un court texte, de quelques pages seulement, aurait permis de le situer dans son temps et dans le parcours de l'auteur: tout cela en aurait grandement facilité l'accès au néophyte.

Reste une troublante question. Pourquoi Russell, finalement, est-il aussi peu connu et traduit? Je me risque à suggérer qu'une part de l'explication tient à la conjonction de deux facteurs.

Le premier est qu'on ne lui pardonne guère ses combats et ses idées politiques, radicaux et presque libertaires; le deuxième, que Russell a, par rapport aux philosophes et penseurs actuellement à la mode et pour le public qui les adore, de terribles défauts: il est clair, il est intellectuellement honnête et il est savant. C'est impardonnable.

Il convient de laisser le dernier mot au Bon Génie. Citons donc ces lignes, magnifiques, qui ouvrent son autobiographie et par lesquelles Russell donne la clé de sa vie et de son œuvre: «Trois passions, simples mais extraordinairement fortes, ont gouverné ma vie: la recherche passionnée de l'amour, la quête du savoir et une douloureuse pitié devant la souffrance de l'humanité.»

baillargeon.normand@uqam.ca

LE POUVOIR

Bertrand Russell
Traduit de l'anglais
par Michel Parmentier
Presses de l'Université Laval,
coll. «Zétésis»
Québec, 2003, 240 pages

L'AUTORITÉ ET L'INDIVIDU

Bertrand Russell
Presses de l'Université Laval,
coll. «Zétésis»
Québec, 2005, 128 pages

L'ART DE PHILOSOPHER

Bertrand Russell
Presses de l'Université Laval,
coll. «Zétésis»
Québec, 2005, 104 pages

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

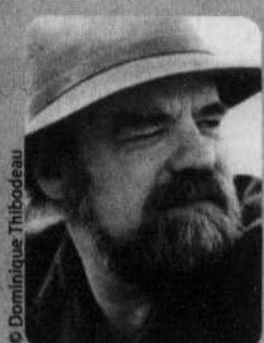
- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasione@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

SERGE BOUCHARD



Rencontre avec l'anthropologue et animateur Serge BOUCHARD le jeudi 21 avril à 19h00 à la Librairie Monet

La discussion portera sur son dernier livre *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu.*

Réservez votre place au 514-337-4088 poste 213 ou par courriel à anne-pascale@librairiemonet.com



2752, de Salaberry
Galeries Normandie
Montréal, Qc H3M 1L3
www.LibrairieMonet.com



Des livres pour savoir

552 p. 29,95 \$

Des cultures en contact

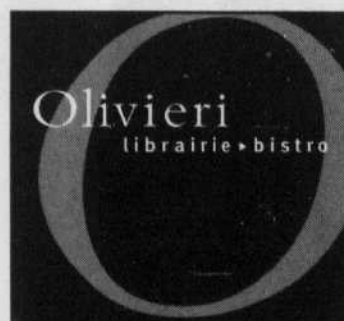
Vaincus de l'Amérique du Nord francophone

Sous la direction de Jean MORENCY, Hélène DESTREMPES, Denise MERKLE et Martin PAQUET

Une lecture claire de la francophonie en Amérique du Nord.



Éditions Nota bene



Olivieri crée l'événement

Samedi 23 avril 2005
Journée mondiale du livre et du droit d'auteur

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639

À l'occasion de la journée mondiale du livre et du droit d'auteur 2005, partez à la découverte des livres québécois... Un livre acheté, une rose offerte.*

Participez à notre tirage au sort pour gagner l'un des trois ouvrages suivants** :

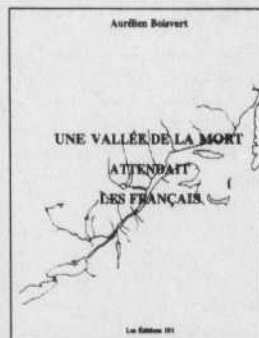
L'appareil
Éditions de la Pastèque

Nouveau dictionnaire visuel multilingue
Éditions Québec-Amérique

Guide des fleurs parfaites
Éditions de l'Homme

À l'occasion de cette journée, ces titres seront vendus à un prix spécial.

* dans la limite des stocks disponibles
** conditions générales sur le lieu de vente



UNE VALLÉE DE LA MORT ATTENDAIT LES FRANÇAIS

par Aurélien Boisvert
Qui vivait dans les basses terres de la vallée laurentienne lorsque Champlain a fondé Québec en 1608?

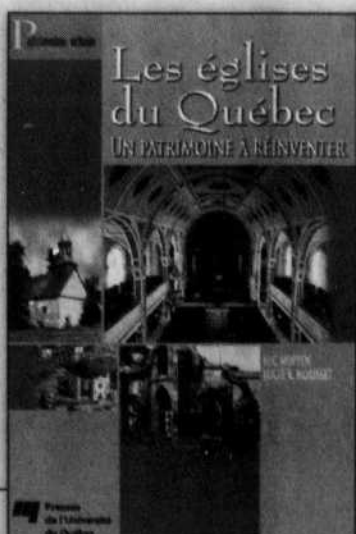
Les Français ont-ils refoulé le peu d'habitants qui y vivaient alors?
112 pages
prix total et frais postaux: 16 \$

Les Éditions 101 enr.
C. P. 591, Succ. Desjardins
Montréal H5B 1B7
http://www3.sympatico.ca/au.boisvert

Collection Patrimoine urbain

Les églises du Québec
Un patrimoine à réinventer

Luc Noppen et
Lucie K. Morisset



30\$

Le combat du patrimoine
À Montréal (1973-2003)

Martin Drouin



30\$

Presses de l'Université du Québec

Téléphone : 418.831.7474
Sans frais : 1 800 859.7474

www.PUQ.ca

Société de développement des entreprises culturelles
Québec

LITTÉRATURE

POÉSIE

Distiques de l'exaspéré

ANDRÉ BROCHU
Collaboration spéciale

Auteur d'un beau recueil de poèmes, *Eau dure*, publié en 1989, François Dumont revient à ses premières amours. L'universitaire, dont on connaît la pensée rigoureuse et fine, fait paraître aujourd'hui un recueil d'une certaine austérité, composé de 144 distiques (strophes de deux vers). A une époque où l'on ne compte plus les syllabes (ou les «pieds»), on peut encore compter les vers et les poèmes.

Le titre du recueil, *Brisures*, suggère une esthétique du fragment ou de la cassure. Celle-ci implique la violence, celui-là l'incomplétude. En fait, c'est plutôt le sens, plus neutre, de «petit morceau» qui s'impose et qui est amplement justifié par la forme brève — minimale, pourrait-on dire — des poèmes. Le tour aphoristique des énoncés semble faire d'eux des entités closes, non des membres épars. Quant aux violences, elles sont nommées plutôt que mises en œuvre.

Dès le premier poème, on lit en effet: «Voici venu le temps / de l'exaspération.» Mais on se demande aussitôt: comment une telle charge affective s'exprime-t-elle? L'espace très mesuré du texte, douze syllabes — les deux hémistiches d'un alexandrin... — ne permet qu'un énoncé froid, un constat. Il faut comprendre aussitôt que les distiques, loin de se fermer sur eux-mêmes, émettent leur rayonnement sémantique dans tout l'espace du recueil. Les mots-thèmes, comme «exaspération», «temps», resurgissent de loin en loin, chargés de significations nouvelles au contact des divers contextes. Le nombre d'occurrences du premier, par exemple, est remarquable et s'accroît encore de synonymes («excédé», «colère»...). On en vient peu à peu à comprendre, à sen-

tir un état d'âme extrême, associé au désir mais aussi à l'humiliation, à la conscience aiguë de ses limites et de ses manquements, à toute une négativité alors que chaque distique, en lui-même, reste en deçà de l'exprimable, indique simplement le contour des choses, non leur chair.

Une lecture rapide des distiques peut mener à la saturation face à des paradoxes ou des antithèses en apparence faciles. Ces figures, en fait, sont à peu près les seules possibles dans un espace textuel aussi restreint, aussi éloigné du «poème encombré d'images», et ont pour rôle d'ouvrir les mots au sens médiat. Exemple d'antithèse: «Présence pleine: tu as ce souvenir en creux.» La présence s'oppose à la dimension d'absence du souvenir. Exemple de paradoxe: «Même la plus petite ouverture / est béance.» Le petit est le grand. Parfois, le jeu sur les mots prend le relais: «Ce départ, / forcément, il n'arrivera pas.» Il y a de l'ingéniosité, certes, dans les micro-poèmes qui composent le recueil, et souvent de la profondeur, une profondeur qui rappelle même à l'occasion le personnelisme d'antan: «Tu cherches avidement cela même / que tu fais.»

Mais si l'on veut comprendre le recueil, il faut le lire comme un parcours, depuis une exaspération qui manque d'abord de consistance et qui, peu à peu, se charge de contenus très riches. Car le monde habite le moi, ou plutôt l'inverse: «Tu ne pourras jamais / habiter qu'en dehors.» La forme exigüe du distique dit admirablement ce privilège accordé à l'extérieur.

BRISURES

François Dumont
Le Noroît
Montréal, 2005, non paginé

Terminus des Petits Villages

THIERRY
BISSONNETTE

Ce fut annoncé d'emblée: l'aventure de micro-édition Les Petits Villages n'allait pas s'éterniser. Seuls sept ou huit poètes allaient effectuer une résidence dans une petite localité du Québec et traduire leur expérience dans une petite plaquette, puis ce serait le terminus.

C'est ce printemps que tout s'achève, d'abord avec *Traité du paysage*, d'André Roy, entrepris à Saint-Joseph-de-la-Rive, puis avec un «T-V» collectif rassemblant 14 auteurs.

Avec des contributions de José Acuelin, Patrick Brisebois, Marie-Hélène Montpetit et Steve Savage, notamment, ce recueil

fait lui-même figure de village grâce à son échantillon des vers courants de la poésie québécoise actuelle.

Dans son introduction, Bertrand Laverdure, à l'origine de ce projet, commente et résume la chose avec ironie: «Petite fratrie parfois solidaire malgré les tensions esthétiques et philosophiques qui nous déchirent, le monde de la poésie québécoise ressemble à une grande famille dysfonctionnelle. S'accorder avec tous étant impossible, j'ai au moins tenté, avec ce projet, de saisir une partie de notre psyché commune: le petit village.»

Partageant l'expérience plus ou moins imaginaire d'un lieu, d'un séjour, d'un trajet, la plupart des poètes convoqués ajou-

tent leur personnalité au projet en quelques traits à peine, la succession des textes donnant lieu à une stimulante promenade au sein de ces différences.

Pour connaître les points de distribution de ces menus objets, on se rendra une dernière fois au <www.nouvellespetitsvillages.blogspot.com>.

COLLECTIF

LES PETITS VILLAGES
Les Petits Villages éditeur
Montréal, 2005

TRAITÉ DU PAYSAGE

André Roy
Les Petits Villages éditeur
Montréal, 2005

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Le vacillement de Sylvia Plath

GUYLAINE
MASSOUTRE

Londres, 1962. Il fait si froid. Sylvia Plath, avec ses deux enfants de trois ans et onze mois, lutte contre la solitude et l'abandon. La poétesse américaine ne se réveille pas d'une torpeur qui l'enferme et lui bouche l'avenir. Elle réside de surcroît dans l'ancien domicile de W. B. Yeats. Mais c'est à Ted Hughes, son mari volage, qu'elle pense. A sa rivale. Il a tué son mariage. Elle se sent dépassée par les événements.

Elle vient de finir son premier roman, *La Cloche de détresse*, et elle caresse quarante et un poèmes achevés. Dans ses écrits, elle n'a jamais caché ses coups de canif à la vie, les bavures du ressentiment, les entorses à l'équilibre. Elle ne parle pas de ce qu'elle sait, mais de sa vie. Or ses mots d'esquive à la souffrance ont paru s'agripper à un cœur apaisé. Qui a vraiment su l'épouvante de ses défis immenses, de son intimité brisée, des mots durs qui se sont dressés irrémédiablement entre elle et lui?

Kate Moses, Californienne née en 1962, au moment où Sylvia Plath se débat dans la dépression, trace un portrait tout en finesse de cette femme douée, incapable de tenir le stress de ses propres décisions. Dans ce premier roman, primé, Moses campe le tableau d'un échec qui refuse de se laisser digérer et dissoudre dans l'expérience. Elle montre aussi la quête d'un rythme autre qu'afolé, les conditions favorables, les rencontres bénéfiques, les pensées nuancées et subtiles de Plath.

Très documenté, ce roman plonge avec intelligence autant dans les archives concernant Plath que dans les détails de la vie



L'écrivaine américaine Sylvia Plath.

SOURCE GORDON LAMEYER

quotidienne, dont certains, relatifs aux enfants, proviennent de la famille de l'auteur. Pour s'approcher de la réalité, rien n'est ainsi laissé au hasard de l'imagination. Les relations de Plath avec Hughes sont attentivement campées, à partir des sources que Moses a méditées avec patience. La poésie y tient une place essentielle. La soli-

tude du poète n'est pas un thème, mais une ambiguïté de la vie.

FROIDURE

Kate Moses
Traduit de l'anglais
par Anouk Neuhoft
Quai Voltaire
Paris, 2004, 334 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Nuit bleue à Valparaíso

CHRISTIAN
DESMEULES

Le livre sent l'écume et le varech, les parfums bon marché, le plaisir et le grand large. Ce roman, «qui n'est pas autobiographique mais où tout est vrai», avait son auteur, se passe en une seule nuit, «une nuit bleue et noire, une nuit parmi tant d'autres». Vingt-quatre heures dans le ventre d'une ville parmi d'autres: Valparaíso, port mythique du Chili.

Ville faite de brique et de broc, avec ses funiculaires dégingués et ses collines, son seul quai et ses mille bordels, cette labyrinthique «vallée du Paradis» alimente depuis longtemps l'imaginaire des voyageurs au long cours.

Le premier roman d'Alain Jaubert, 64 ans, nous fait le portrait d'un port et le récit d'une escale qu'y font deux marins de 18 et 20 ans, tout juste débarqués en 1958 d'un cargo en provenance de Marseille. Leur désir de tout voir, de tout parcourir, de tout vivre. Jus-

qu'au vertige. Le cul des filles, rond comme un poème, l'alcool jusqu'à la nausée, les rencontres improbables. A cette débauche initiatique se mêlent les souvenirs de la traversée et ceux d'autres escales: Plymouth, New York, la Martinique, le canal de Panama.

Ami proche de Philippe Sollers (qui l'édite dans la collection qu'il dirige depuis une vingtaine d'années chez Gallimard), Alain Jaubert a fait son service militaire dans la marine française (une expérience qui a en partie nourri *Val Paradis*), avant de devenir journaliste scientifique, enseignant, puis producteur et réalisateur de télévision. On lui doit notamment des films sur Casanova, Nietzsche, Michaux et Musil, aussi bien que *Palettes*, une série documentaire sur la peinture présentement diffusée à Artv.

Val Paradis est un torrent d'images, d'odeurs, de mots et de désirs qui emporte au loin son lecteur, avec des phrases qui font huit pages, des noms de femmes à faire rêver, des histoires de nau-

fragés. Un roman sensuel et musical, mélange parfait de jazz et de vieux blues. Un éloge des départs qui se construisent autour d'une carte, nourris par les livres d'images et les récits fantastiques de voyageurs réapparus: Melville, Conrad ou Cendrars.

Puis en le refermant, nous revient cette phrase du *Fermina Marquez* de Valéry Larbaud: «Plus tard, quand nous serons des hommes, nous irons en Amérique du Sud.»

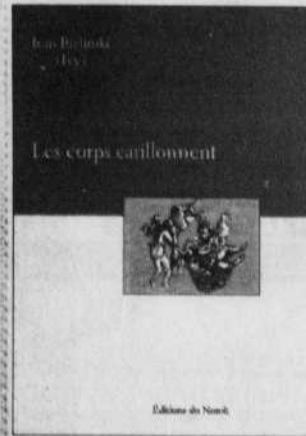
VAL PARADIS

Alain Jaubert
Gallimard, coll. «L'Infini»
Paris, 2004, 448 pages

Alain Jaubert sera présent cette semaine à Montréal. Il donnera une entrevue publique animée par Stéphane Lépine à la librairie Gallimard, le mardi 19 avril à 17h30. Renseignements: (514) 499-2012.

Les Éditions du Noroît

Découvrez deux nouveaux poètes



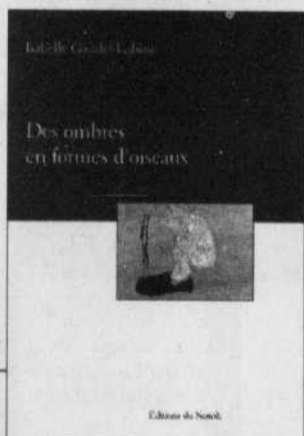
Ivan Bielinski

Les corps carillonnent

collection Initiale

Isabelle Gaudet-Labine

Des ombres en formes d'oiseaux



10^e

Journée mondiale
du livre et du droit d'auteur
23 avril 2005

Une centaine d'activités dans les librairies,
les bibliothèques et autres lieux publics.

Pour connaître le programme d'activités:
www.jmla.qc.ca Tél. : 1.866.900.2635

Lire
un plaisir
qui se
célèbre!

Partenaires: Québec Conseil des Arts Canada

Dans le numérique, les droits d'auteur ne sont pas virtuels.

CONCOURS

Si j'étais libraire



et LE DEVOIR vous invitent à participer au concours Si j'étais libraire et à courir la chance de gagner l'un des 10 ensembles des livres finalistes du Prix des libraires du Québec 2005 (valeur totale de 2 670 \$).

Concours Si j'étais libraire 2005

Si vous étiez libraire, quel serait votre choix, parmi les finalistes du Prix des libraires du Québec 2005, pour chacune des catégories suivantes?

FINALISTES - ROMAN QUÉBÉCOIS

- Comment devenir un monstre, Jean Barbe (Leméac)
- Le jour des cornettes, Jean-François Beauchemin (Les Allusifs)
- Le retour d'Afrique, Francine D'Amour (Boréal)
- Visions volées, Rachel Leclerc (Boréal)
- Qui a tué Magellan? et autres nouvelles, Mélanie Vincelle (Leméac)

FINALISTES - ROMAN HORS QUÉBEC

- La nuit de l'oracle, Paul Auster (Actes Sud/Leméac)
- Une vie française, Jean-Paul Dubois (de l'Olivier)
- Le soleil des Scorta, Laurent Gaudé (Actes Sud)
- Ensemble, c'est tout, Anna Gavalda (Le Dilettante)
- L'ombre du vent, Carlos Ruiz Zafón (Grasset)

Déposez ce bon de participation chez un libraire, membre de l'Association des libraires du Québec*, AVANT LE 22 AVRIL 2005, 18h. S.V.P. remplir en lettres mouluées.

Nom, Prénom _____
Adresse _____
Téléphone (jour) _____ (soir) _____

Tirage de dix gagnants répartis dans l'ensemble du Québec. Les gagnants seront annoncés le 9 mai 2005, à la Station C, lors du spectacle du Prix des libraires du Québec, où le public est invité (entrée gratuite). Les fac-similés ne sont pas acceptés. Les participants doivent avoir 18 ans et plus.

* IMPORTANT: Veuillez consulter le site Internet www.alq.qc.ca ou communiquer au (514) 526-3349 afin de vérifier si votre librairie est membre de l'Association. Règlement disponible au bureau de l'Association.

En collaboration avec:



ESSAIS

Refonder l'indépendance

« Les souverainistes, écrit Michel Venne, ont depuis longtemps gagné le débat théorique. Peu d'arguments contre la souveraineté résistent à un examen minutieux. [...] Mais gagner le combat argumentaire ne suffit pas à transformer une province en pays. Il reste aux souverainistes à mobiliser la majorité des Québécois dans cette voie. Ils y sont presque arrivés en 1995. »



Louis Cornellier

Or cette entreprise de mobilisation, pour être efficace, ne saurait se réduire à la seule réitération des arguments souverainistes traditionnels qui, malgré leur pertinence, n'ont pas encore suffi à rallier une majorité. Elle doit plutôt emprunter la voie d'une refondation de l'argumentaire souverainiste à même de faire partager son urgente actualité et de briser l'impasse actuelle.

C'est à cette tâche que s'attachent les onze intellectuels pour la souveraineté réunis dans *Redonner sens à l'indépendance*. Dans des contributions de très haut vol, ils avancent, à partir d'angles différents, des réflexions et propositions susceptibles de relancer ce débat essentiel et de le mener à terme. Il importe, toutefois, de préciser que cet ouvrage n'a rien d'un manifeste et qu'il s'adresse surtout à un public averti, versé dans le débat intellectuel.

Constatant que, « du désir d'émancipation des Québécois de souche canadienne-française qui portait la Révolution tranquille, nous sommes passés à la célébration de l'identité multiculturelle et du pluralisme identitaire », le sociologue Jacques Beauchemin pose peut-être la question la plus essentielle de ce débat : « [...] de quelle façon conjuguer la mémoire de la communauté canadienne-française à la volonté de faire du Québec "le pays de tous les Québécois" ? »

Contre ceux qui affirment que le projet souverainiste ne trouverait sa légitimité qu'à condition de ne plus être associé à la mémoire francophone ou de relativiser le passé canadien-français, Beauchemin plaide en faveur « de la centralité de l'histoire et de la mémoire dans l'édification de toute société ». Consentir à soi-même, écrit-il, implique de se réclamer d'une mémoire longue, porteuse d'une intentionnalité (le « vieux désir de durer ») qui fournit l'arrière-plan éthique d'une communauté politique.

Pour le politologue Gilles Labelle, le nœud de la réflexion indépendantiste se trouve dans l'esprit de la Révolution tranquille et dans son détournement. L'année 1960, sur le plan symbolique, marque une césure dans l'histoire du Québec. On y assiste à la défaite définitive de « la matrice théologico-politique » et à la

victoire de la « métaphysique de l'autonomie » dont le mouvement indépendantiste représente une des expressions les plus éclatantes, sans en être la seule. Or, faute d'adversaire, le parti de l'autonomie aurait fini par s'emballer dans un « approfondissement de la colère anti-théologique » dirigée contre cet ersatz de la transcendance qu'est l'institution : « Ce parti s'est engagé pour la transformation de l'institution suivant les motifs de l'aplatissement (contre la hauteur) et de la proximité (contre la distance). »

Labelle en veut pour preuve le courant de la pédagogie du vécu, manifestation de « cet idéal d'un rapport sans hauteur et sans distance où ne doit jamais se faire voir l'altérité ».

Ce combat radical contre la transcendance (le principe d'institution) aurait vidé la métaphysique de l'autonomie de son sens en laisant place à un « contractualisme généralisé » qui érige le droit et le marché en instances de régulation sociale. Le sujet politique, dans ce contexte, se transforme en un « Moi auto-fondé », « dépris de la gangue de l'institution, laquelle a toujours enseigné que les êtres humains n'étaient pas simplement leur propre œuvre ». S'installe alors un projet politique provincialiste, obsédé par la gestion et générateur d'une révolte adolescente qui tourne à vide. Dans cette logique, redonner sens à l'indépendance passerait par un renouement avec le principe d'institution, seul à même de permettre une renaissance de la subjectivité citoyenne : « Se refonder, pour le mouvement indépendantiste, ce serait se dresser comme expression — à nouveau, puisque ce fut déjà le cas dans les années 1960, mais dans un autre contexte — du parti de l'autonomie, cette fois contre le provincialisme et le révoltisme et contre ce qui les sous-tend, la figure du Moi auto-fondé qui nourrit la Nécessité. » Cet argumentaire, on le constate, ne s'adresse pas vraiment à madame Chose de la rue Panet.

Plus tranchant, le philosophe Serge Cantin refuse les détours à l'heure de déterminer la cause de l'impasse de la lutte indépendantiste : « C'est donc bien la réussite du PQ qui explique la désaffection à l'égard de la souveraineté, mais cette réussite n'est autre que celle de l'idéologie de la souveraineté-association, c'est-à-dire de ce qui était dès le départ et qui apparaît avec de plus en plus d'évidence comme une voie sans issue, a dead-end. » Sa solution : en finir avec le trait d'union pour redonner sens à la souveraineté en soi. On reconnaît là la position d'une Andrée Ferretti.

A rebours de ce radicalisme

dans lequel il voit une fuite en avant, le philosophe Michel Seymour affirme « que le durcissement des positions contre le fédéralisme multinational ou contre une entente partenariale risque d'empêcher les souverainistes de rejoindre la population incisée et les nationalistes mous, et risque pour cette raison d'empêcher le Québec d'accéder à la souveraineté ». Admettre que le fédéralisme multinational aurait pu être une option est, selon Seymour, ce qui donne sa légitimité au projet de souveraineté, qui obtient ainsi le statut de seule solution possible à l'impasse actuelle : « Il faut définir ce que l'on entend par fédéralisme multinational, puis expliquer ensuite pourquoi ce régime est devenu impossible à l'échelle canadienne et que c'est pour cette raison que nous sommes souverainistes. » Cette proposition sera mal accueillie par les adversaires du trait d'union, mais il faut reconnaître qu'elle a le mérite d'être en phase avec l'importante cohorte des souverainistes tranquilles.

Il aurait fallu, pour rendre justice à cet ouvrage, présenter aussi le très solide argumentaire de Michel Venne qui montre que la mondialisation a redonné vie à l'idée de souveraineté, la proposition utopique de Kai Nielsen qui plaide en faveur d'un Québec souverain et socialiste et dire un mot des contributions de Pierre Gendron, de Pierre Serre, de même que de celles de Micheline Labelle et Azzedine Marraoui. On dira, au moins, que *Redonner sens à l'indépendance* fait la preuve que l'idée de souveraineté reste une idée jeune, plus que jamais stimulante et, souhaitons-le, rassembleuse.

louiscornellier@parroinfo.net

REDONNER SENS À L'INDÉPENDANCE

Les intellectuels pour la souveraineté
Sous la direction
de Jocelyne Couture
VLB éditeur
Montréal, 2005, 208 pages

Portrait atypique du Québec

FABIEN DEGLISE

Les temps changent. Et la perception des Français à l'endroit des Québécois en fait tout autant, pourrions-nous ajouter aujourd'hui.

Signe avant-coureur : le complexe d'infériorité des deuxièmes à l'endroit des premiers, qui, selon une poignée d'observateurs, a longtemps rythmé les échanges entre ces proches cultures pourtant si lointaines, semble sur le point de se renverser. C'est du moins la savoureuse impression qui se fait de plus en plus tenace au bout des 300 pages d'*Irréductibles Québécois* (Éditions des Syrtes).

Une Française se lance dans l'écriture d'un énième bouquin sur le Québec, sa vie, ses habitants et les craintes, légitimes, remontent à la surface. Les yeux fermés, les mains posées sur la couverture blanche, les formules creuses et images réductrices se bousculent alors au portillon de l'incompréhension séculaire. Va-t-il être question de grands espaces? De ces « cousins vachement accueillants »? Et de ces multiples expressions — généralement méconnues ici — qui font tant sourire l'ami français?

Les clichés sont connus. Mais ils sont aussi largement (et heureusement) évités par la journaliste Valérie Lion qui, après avoir parlé du Québec au cours des dernières années dans les pages du magazine *L'Express*, en France, vient de signer cet essai sur ce coin du monde avec lequel elle « est tombée en amour » en 1992, lors d'un premier voyage. Pour l'exotisme — un peu — mais aussi pour ce fameux « modèle québécois » qui semble aujourd'hui faire frémir les politiciens et l'intelligentsia du Vieux Continent.

Exit les arpens de neige, les jardins de givre, les coureurs des bois, les bûcherons, l'été indien et les autochtones avec plumes sur la tête. Le Québec de cette trentenaire est loin de celui qui s'affiche en couleurs automnales dans les campagnes touristiques produites de



Valérie Lion

l'autre côté de l'Atlantique. C'est aussi « bien plus qu'un accent », écrit-elle, tout en ajoutant : « [...] le Québec abrite des entreprises devenues leaders mondiaux dans leurs secteurs, l'imprimerie, la construction aéronautique ou ferroviaire, les services informatiques ou encore la finance. La famille Desmarais, l'une des plus grandes fortunes du Québec, est actionnaire de BNP-Paribas et de Total... »

Le ton est donné. Le décor également posé pour ce portrait atypique mais juste d'un Québec non pas peuplé de cousins faisant vivre « un bout de France » en Amérique, comme le croient encore trop de Français, mais plutôt d'Américains francophones vivant au rythme de la mondialisation tout en assurant avec originalité la survie de leur différence sur un territoire majoritairement anglophone.

Idees neuves

Dans cet exposé savamment documenté sur le Québec contemporain, la diversité s'y conjugue au temps de la modernité, donnant au passage une poignée de leçons à des politiciens français qui n'hésitent plus à venir s'inspirer des réussites d'ici pour faire évoluer leur vieux pays, rappelle l'auteure, agendas de ministres et de fonc-

tionnaires à l'appui. C'est que la jarre à idées neuves est loin de se tarir. Certes pleine de contradictions, la société québécoise, peut-on lire, a réussi tout de même à bien des égards là où d'autres pays ont échoué. Et son métissage fonctionnel en est sans doute une des preuves les plus faciles à saisir.

Avec « l'immigration [comme] choix de société », l'endroit séduit en effet par sa mosaïque culturelle induite par des « politiques d'immigration et d'intégration exemplaires », constate la journaliste.

En s'ouvrant aux néo-Québécois avec un contrat simple — « intégrer une société francophone qui respecte et encourage les diversités culturelles à condition d'adopter le français comme langue commune » —, le Québec affûte du même coup les clés qui lui permettent d'accrocher son ouverture sur le reste du monde. Et au-delà de Céline Dion et du sirop d'érable, les réussites du Cirque du Soleil, dans le domaine des arts, ou de Bombardier, dans celui des affaires, témoignent, selon elle, du dynamisme de cette société dont l'existence est guidée par « un optimisme et une confiance dans l'avenir ». Qu'on se le dise!

Avec son souci de francisation (des nouvelles technologies par exemple), son désir de protéger sa langue et de faire rayonner sa culture sur la scène internationale, son engouement pour le monde, « ses tensions fécondes » induites par des racines multiples, le Québec, pas de doute, intrigue. Mais dérange-t-il aussi un peu avec son pragmatisme, son efficacité, ses réussites qui au final font qu'à « l'aube du XXI^e siècle », il est dans la sphère francophone en train « d'inventer une nouvelle identité »...

Le Devoir

IRRÉDUCTIBLES QUÉBÉCOIS

Valérie Lion
Éditions des Syrtes
Paris, 2004, 294 pages

lire, dire et écrire... à loisir



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DU LOISIR LITTÉRAIRE

514.252.3033
514.251.8038

www.loisirquebec.qc.ca/fqll
info.fqll@loisirquebec.qc.ca

Ateliers d'écriture

Rencontres d'auteurs

Parrainage : du manuscrit à l'édition

Occasions de découvrir de nouveaux textes et de diffuser les vôtres :

Concours littéraire annuel

Soirées de lectures

Revue littéraire

Spectacles littéraires

Prochaine activité

Poèmes - nouvelle - récit - théâtre

Errance

Mardi 10 mai 2005, 19 h 30

Chapelle historique du Bon Pasteur
100, rue Sherbrooke Est
(Métro St-Laurent Sherbrooke)

Spectacle littéraire

Billet : 12 \$

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

Claude Vaillancourt
RÉVERSIBILITÉ
roman, 260 p., 20 \$

Claude Vaillancourt nous entraîne dans une touchante histoire d'amour où les personnages se croisent, se fuient, se plaisent et se défient.

Pierre Gobeil
LA CLOCHE DE VERRE
Fictions, 151 p., 18 \$

Sans qu'on sache pourquoi, un petit rien peut tout transformer. C'est ce qui arrive ici à Pierre Gobeil qui, porté par une petite phrase somme toute assez banale, tentera, après bien des détours, de dire l'indicible.

Margaret Atwood
Le dernier homme

Entre Orange mécanique et Le Meilleur des mondes, un chef-d'œuvre d'anticipation...

« Margaret Atwood au sommet de son art. L'intelligence du propos saisit, l'humour cynique provoque de noirs sourires et la langue foisonnante donne au livre ses lettres de noblesse. »
Baptiste Figer, Lire

Robert Laffont

La société des identités
Cahiers de l'actualité internationale
Jacques Beauchemin

186 p., 14,95 \$ - 972865-34-7 Collection Chaire MCD

asymétries
Analyses de l'actualité internationale

144 p., 14,95 \$ - 972865-33-5 Collection CER/HEIM

Globalisation et pouvoir des entreprises

Quels sont les contrepouvoirs aux puissantes firmes internationales ?

246 p., 24,95 \$ - 972865-32-0 Collection CER/HEIM

Un monde sans gouvernail
Éditorial / Essai

Quel devrait être le statut d'un bien aussi fondamental que l'eau douce ?

156 p., 14,95 \$ - 972865-36-3 Collection Chaire MCD

« Brillante synthèse [...] le sociologue, avec un rare génie, fait le point sur une foule de réflexions fondamentales... »
Louis CORNELLIER, Le Devoir, 6 mars 2005

Plus de 40 textes et entretiens. Une publication qui privilégie l'analyse et le bilan.

En librairie le 20 avril 2005

En librairie le 26 avril 2005

Athéna ÉDITIONS • athenaeditions.net

BLOC-NOTES

Harmattan et bobines noires



Odile Tremblay

Le vent du désert porte toutes sortes de noms. Il saute de simoun à sirocco, devient chergui au Maroc, khamsin en Égypte.

Mais c'est sous le nom de l'harmattan qu'il nous soufflait dans le cou sa poussière de sable venue du Sahara en février dernier.

De passage au Burkina Faso pour le Fespaco, le rendez-vous de films africains, je le voyais former un nuage au-dessus de Ouagadougou. Ses particules collaient à la sueur, pénétraient dans le nez, la bouche, les oreilles, les yeux de tout le monde.

Je vous parle du vent du désert parce qu'il a pris figure de symbole culturel à mes yeux, porteur d'images animées et messager de chaleur annoncée.

Parfois, il souffle jusqu'ici, et c'est tant mieux. Une fois par année, surtout, lorsque Vues d'Afrique tient ses journées de cinéma. Jusqu'au 24 avril, des films propulsent ce vent-là à Montréal avec ses cris, son sang, sa révolte, son espoir.

On connaît si mal l'Afrique. Trop mal. Sans doute parce qu'il est plus facile de se fermer les yeux lorsque le sida, la pauvreté, les guerres ethniques ravagent un continent. Faut dire que l'Occident éprouve parfois une vague mauvaise conscience à se goinfrer et à gaspiller, en traitant le Tiers-Monde comme sa poubelle planétaire. Le Sud a chaud, et souvent soif et faim.

Mais un bagage culturel, ah oui! Il en possède à revendre. Des gens se battent pour sa survie aussi.

À Ouagadougou, j'ai rencontré du monde qui se démenait pour faire du cinéma, malgré le manque d'infrastructures. De grands cinéastes comme Gaston Kaboré et Idrissa Ouedraogo travaillent à monter des circuits de salles, à former une relève et à produire des films.

Dans cette ville noire à l'architecture mal rapaillée, les gens croient vraiment au cinéma comme vecteur de changement, comme miroir, comme porte-voix. Ils disent que la culture africaine est la vraie richesse du continent et souvent la seule richesse tout court. Musiciens, stylistes, cinéastes envoient leurs propres vents de stable porteurs de couleurs, d'images, de sons vers le Nord. En France, la culture africaine est «tendance», comme on dit. Le passé colonial et l'immigration ont créé des échanges de cultures. Mais le cinéma est presque aussi mal distribué là-bas que chez nous. À Montréal, ces films circulent surtout durant les dix jours de Vues d'Afrique.

Le cinéma des autres nous parle de différence, et du regard que nous portons sur celle-ci. Un regard lourd de préjugés, bien entendu. La tolérance et l'ouverture d'esprit sont des denrées rares partout. Voir des films d'ailleurs, c'est effacer un peu ces préjugés-là qui encombrer les esprits sans les nourrir.

Je parcours les pages d'un essai: *Les Cinémas d'Afrique noire* d'Olivier Barlet, m'arrêtant au hasard des lignes: «Tandis que l'Occident prétend détenir une vérité universelle sans reconnaître qu'il ne fait que se forger ses propres vérités, les cinémas d'Afrique noire continuent ainsi d'affirmer l'actualité des mythes fondateurs communs à toute l'humanité.»

Et l'auteur de nous inviter, par-delà l'exotisme, à chercher les grands archétypes des valeurs universelles, poussés du pied par nos sociétés pressées, toujours vivaces dans bien des films africains.

«Sans enfermer quiconque dans le passé, le mythe restaure un sens là où les travers de l'évolution moderne déroutent vers un chaos psychique et une angoisse existentielle», poursuit Olivier Barlet.

Il a raison, bien sûr, mais comme il est difficile dans les pays pauvres de trouver les moyens pour créer des mythes à l'écran!

Au Fespaco, confluent du septième art africain, le cinéaste Idrissa Ouedraogo, aux films remplis de splendides images en 35 mm, chantait les mérites du numérique, support bon marché qui permet de tourner sans gros budget, mais dont la définition est moins précise. D'autres, comme Boubakar Diallo, réalisent avec une caméra DVD des films à quelques sous, tournés et montés en deux temps trois mouvements, dont la jeunesse urbaine s'est entichée. Vous retrouverez ces longs métrages, *Traque à Ouaga* et *Sofia*, à la programmation de Vues d'Afrique.

Ça prend un cinéma populaire partout. Alors, par curiosité, on s'enfile les films de Diallo, en songeant que le septième art africain en est un de diversité. Celui qui émerge depuis quelques années vient d'Afrique du Sud, techniquement impeccable, souvent urbain, sans naïveté aucune, à l'encontre de bien d'autres productions du continent. *Lettre d'amour zoulou*, de Ramadan Suleman, en donne un aperçu à ces 21^e Journées du cinéma africain et créole. Diversité, donc.

De fait, c'est la mosaïque du continent noir qui séduit. Là-bas, nul besoin d'appareil photo ni de caméra numérique pour faire le plein d'images. Nos mémoires gardent en banque des scènes captées au vol, qui reviennent nous hanter à toutes sortes de moments incongrus.

Ainsi s'est imprimée en moi une soirée au restaurant L'Eau vive tenu par des religieuses catholiques de Ouagadougou, toutes jeunes et noires. Preuves vivantes que le christianisme se renouvelle désormais hors de l'Occident, comme le rappellent la foule de reportages entourant la mort du pape, qu'on nous sert à la chaîne.

Ces sœurs-là entonnent à la fin du souper un *Ave Maria* en s'accompagnant à la guitare. Seul à une table, le grand cinéaste malien musulman Souleymane Cissé mangeait. Je le revois, vêtu de sa djellaba, entouré par le chœur de religieuses africaines chantantes, sur fond de chauve-souris voletant dans le jardin. L'image me semblait si cinématographique qu'elle est venue se coller à mon cinéma intérieur. Je l'ai ramenée ici, avec le souvenir du vent du désert qui souffle encore à mes oreilles.

otremblay@ledevoir.com

BÉDÉ

Paul construit sa propre légende

FABIEN DEGLISE

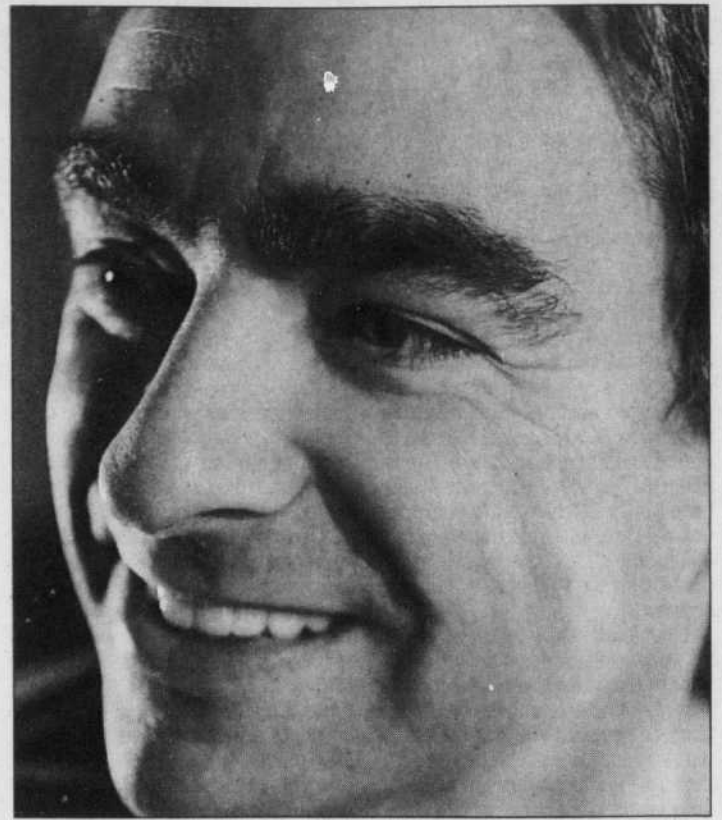
Le voyage en bédé-réalité au cœur de la nostalgie se poursuit. Paul, le célèbre personnage créé par le dessinateur Michel Rabagliati, est de retour.

Après s'être mis au vert (*Paul à la campagne*), avoir trimé dur dans un camp de vacances des Laurentides (*Paul a un travail d'été*) et s'être installé avec sa blonde dans un logement de la rue Saint-Denis (*Paul en appartement*), le pittoresque Montréalais fait désormais sa part pour respecter les engagements du protocole de Kyoto... en empruntant les transports en commun. *Paul dans le métro et autres histoires courtes* (La Pastèque) — c'est le titre du nouvel opus — pose une nouvelle pièce dans la construction de la légende de ce personnage en voie de devenir l'un des symboles du 9^e art à la sauce québécoise.

Ses inconditionnels risquent toutefois d'être un brin déçus. C'est que, sous le vert pomme de la couverture, le quotidien de Paul ado, Paul papa ou Paul espion s'y distille en effet en mode réchauffage. L'œuvre est en fait un assemblage de planches publiées de 1999 à aujourd'hui dans différentes revues ou journaux ici et ailleurs. Avec en prime une première dans l'univers de la bédé d'ici: une chute en forme de... bloopers.

Il fallait y penser. Les séries de vignettes évoquant erreurs de montage ou fautes de dialogue sont bien sûr improbables. Contrairement au reste du bouquin qui, lui, comme dans les chapitres précédents, se promène dans le passé de Rabagliati à travers les yeux et les frasques de sa doubleure en noir et blanc évoluant sur fond de roman graphique.

Dès les premières pages le ton est donné. *Paul dans le métro*, datant de mars 2002, évoque les après-midi de l'auteur passées à «foirer» dans le métro de Montréal nouvellement creusé. La balade comporte aussi une visite au magasin Eaton, restaurant du 9^e et compris, et à Terre des hommes où,



SOURCE SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Le bédéiste Michel Rabagliati

avec son ami Alain, il explore l'art du sabotage.

Les sales coups, parfois odieux, ne sont que passagers, Paul retrouvant rapidement son sérieux introspectif en démenageant avec sa blonde (*Paul défait ses boîtes*). Ce récit annonciateur d'une histoire plus complète publiée l'an dernier, les lecteurs ont eu la chance de le découvrir dans le journal *Le Libraire* en 2001.

Une fois installé, l'animal grégaire, simpliste et attachant poursuit sa route: en faisant du ski avec sa fille, en allant à la quincaillerie ou encore en jouant au baseball. Il anime également entre tout ça une émission de cuisine à la radio, une histoire que l'on retrouve malheureusement dans le très récent *L'Appareil* (La Pastèque), livre de cuisine illustré par des bédéistes

d'ici sorti il y a quelques semaines à peine.

Nouveau sans l'être vraiment, original (pour les lecteurs ayant découvert Paul récemment) tout en étant de deuxième main pour les autres, cette dernière mouture n'aurait pas souffert d'offrir une ou deux planches ou séries de planches inédites. À défaut, la compilation risque de donner aux aficionados un petit amuse-bouche en attendant une suite un peu plus consistante.

Le Devoir

PAUL DANS LE MÉTRO ET AUTRES HISTOIRES COURTES
Michel Rabagliati
La Pastèque
Montréal, 2005, 98 pages

VITRINE DU DISQUE

D'Allemagne, on voit mieux la France

LE POP 2
Chansons de la nouvelle scène française
Artistes divers
Le Pop Musik (Fusion III)

Une fois de plus, applaudissons les jeunes gens à la mode qui, de Cologne, en Allemagne, aiment un label résonnant au chic nom de Le Pop Musik (avec un K) et qui nous gratifient de compilations consacrées aux «chansons de la nouvelle scène française», compilations dont nous raffolons, *danke* beaucoup. *Warum?* Pourquoi, en effet? Parce qu'elles sont bigrement satisfaisantes, pard! Parce que ces gens-là ont un flair fou pour dénicher ce qui se fait de plus *bath* dans le genre: leur échantillonnage comprend des gens que nous connaissons et aimons déjà, tels Vincent Delerm, Coralie Clément, Camille, Mathieu Boogaerts, Albin de la Simone ou notre propre Jérôme Minière, mais aussi des chanteurs, chanteuses ou groupes encore relativement inconnus au bataillon: j'en veux pour exemple ce quintette baptisé Holden dont on offre ici une délicieuse et envoûtante pièce intitulée *Tunis*, ou alors cette Californienne nommée Elinor Blake (alias April March) qui fait une Petula Clark d'elle-même et chante en français dans le texte une adorable bluettes sixties intitulée *Le Code rural*, provenant d'un album réalisé par l'excellent Bertrand Burgalat chez Tricatel. Le Pop 2 est ainsi farci de trouvailles heureuses, procurant presque une heure de ravissement continu. Tout ça donnant furieusement envie d'entendre en entier les albums échantillonnés, dont on a eu la bonne idée de reproduire les pochettes à l'intérieur du digipack. C'est le signe de la réussite pour une compilation: des désirs insoupçonnés se mettent à nous courir l'échine. Y a plus qu'à les laisser courir jusque chez le disquaire, et se ruiner en importations.

Sylvain Cormier

MOI, MON FÉLIX
Daniel Lavoie
(GSI Musique/Select)

On l'attendait avec la proverbiale briques et le non moins proverbial fatal, ce disque de chansons de Félix Leclerc telles qu'interprétées par Daniel Lavoie pour la série télévisée de récente et déjà triste mémoire. Eh ben, franchement, pour peu que l'on se soit tenu à saine distance de

la téléserié et que les souvenirs cuisants ne gâchent pas tout à l'avance, ça se laisse écouter. Tout simplement parce que Daniel Lavoie chante bien et que les chansons, forcément, sont de qualité supérieure. Bien sûr, ça n'ajoute pas grand-chose au schmilblick, les arrangements étant par la force des choses copies conformes des originaux de Félix, et ce n'est certainement pas aussi passionnant que le disque *Hugues Aufray chante Félix Leclerc*, où l'homme de Santiano s'est brillamment approprié les chansons du troubadour dans son style folk-rock à lui, mais bon. Même si on aurait préféré un disque où Daniel Lavoie aurait ramené le répertoire plus à lui — au piano, pour tout dire, ce qu'on a là n'est absolument pas désagréable à l'oreille. Inutile, certes, mais plaisant. Ce disque mérite de survivre à la série. Si seulement on enlevait cette photo de pochette avec Lavoie surmonté de l'horrible perruque blanche, ce serait déjà quelque chose de gagné.

S. C.

JAZZ

I HAVE THE ROOM ABOVE HER
Paul Motian
Étiquette ECM

On ne l'emportera pas au paradis; ni d'ailleurs en enfer. Au purgatoire? Probablement. Encore là, on n'a pas de certitude. Mais bon... De quoi s'agit-il? Du nouvel album que le batteur Paul Motian, immense batteur au demeurant, a confectionné en compagnie du saxophoniste Joe Lovano et du guitariste Bill Frisell.

Pris séparément, on apprécie chacun d'entre eux. On aime la finesse, la subtilité de Motian. On aime bien le son ample de Lovano. On adore Frisell pour son humour, son intelligence, son ouverture d'esprit, sa volonté de fondre des esthétiques sonores en apparence incompatibles. Mais là...

Comment dire? Autant le trio qui lie Motian au pianiste Paul Bley et au contrebassiste Gary Peacock nous régale à tous les coups, autant ce trio nous est apparu comme un trio peu... convaincu de lui-même! On ne peut pas dire que c'est mauvais. Loin de là! C'est juste que le rythme étant toujours le même rythme, on finit par s'ennuyer.

Après écoute, on a eu l'impression, pour ne pas dire la certitude, que ces artistes ont pris le parti de l'ambiance aux dépens de tout le reste. Dans le genre jazz planant,

cet album est une réussite. On a apprécié une pièce et une seule. Le titre? *Harmony*. Les autres? Boff!

Serge Truffaut

CLASSIQUE

BIS

Scarlatti: 18 Sonates. Evgueni Sudbin (piano). BIS CD-1508 (distr. SRD).

Haydn: Concertos pour clavier Hob. XVIII/2, 3, 4 et 11. Ronald Brautigam (piano), Concerto Copenhagen, dir.: Lars Ulrik Mortensen. BIS CD-1318 (distr. SRD).

Tant les œuvres de Domenico Scarlatti que celles de Joseph Haydn sont jouées sur toutes sortes d'instruments, du clavecin au piano. Sudbin et Brautigam ont choisi, chacun avec son tempérament, ce qui leur était le plus familier, mais aussi, ce qui, dans leur imaginaire, sied le mieux à la musique qu'ils interprètent. Dans les deux cas le résultat est magique.

Evgueni Sudbin est un parfait inconnu. Il enregistre là son premier disque. Et, d'emblée, il marque la discographie en se hissant au niveau des plus grands: Emil Gilels en concert (BBC «Legends»), Ivo Pogorelich (DG) ou Christian Zacharias au disque (EM). L'invention du toucher, l'imaginaire musical, le raffinement et, surtout, la matière sonore sont au niveau d'artistes tels que Gilels, Zimmerman ou Moravec. Si vous désirez avoir un exemple rapide et contrasté de ce qui peut se passer dans ce disque intemporel, les pages 2 (*Sonate K. 466*, pour le temps en suspension) et 10 (*Sonate K. 455*, pour la magie du toucher) sont particulièrement indiquées. On entendra repartir de ce pianiste-là.

Ronald Brautigam, lui, est un esthète du pianoforte, particulièrement habile dans le choix de ses instruments. Son McNulty, copie d'un instrument Walter de 1795, est une pure merveille de transparence et de lumière, qui ne sature jamais sur le plan mécanique. Son approche de Haydn est idéalement vive et élégante, très en phase avec la vision du claveciniste et chef Lars Ulrik Mortensen. Andreas Staier avait livré récemment (*Harmonia Mundi*) un disque majeur dans la discographie de ces concertos méconnus. Celui-ci, avec deux œuvres en commun, le surpasse encore en charme, en pétilement (cf. le finale du fameux *Concerto en ré*), en élégance et en raffinement.

Christophe Huss

prix littéraire des collégiens

Pan Bouyoucas remporte le Prix littéraire des collégiens 2005 pour son roman ANNA POURQUOI aux éditions Les Allusifs.

TITRES DES OEUVRES EN LICE

- Anna Pourquoi
- Folle
- Le Pendu de Trempe
- Le Retour D'Afrique
- Les yeux des autres
- de Pan Bouyoucas
- de Nelly Arcand
- d'Andrée A. Michaud
- de Francine D'Amour
- de Michèle Pélouquin

(Les Allusifs)
(Seuil)
(Québec Amérique)
(Boréal)
(XYZ)

WWW.PRIXLITTERAIRESDESCOLLEGIENS.CA

LE DEVOIR FONDATION Marc Bourgie BANQUE NATIONALE CRILCO RADIO

Culture et Communications Québec Éducation Québec SCABRINI MEDIA